"ELLE!"

I

Depuis deux grands mois, Antoine Bardel ne se tenait pas d'impatience et comptait les jours qui le séparaient encore de l'époque à laquelle, quittant, pour un temps, le commerce des laines et des soies, il pourrait prendre son congé annuel.

On n'était, en effet, qu'en juillet, et c'était seulement en septembre que ledit Antoine pourrait s'absenter.

Il aurait bien voulu, devançant la date officiellement fixée pour ses vacances, partir sans tarder. Mais, justement, cette année-ci, les choses n'avaient pu s'arranger au gré de ses désirs. Etant le plus jeune des employés de la maison, il lui avait bien fallu laisser ses anciens faire leur choix avant lui....et prendre ce qui restait. Or, comme par un fait exprès, les autres pressés aussi de respirer l'air de la mer ou de la montagne, s'étaient adjugé juillet et août, —et, par suite, septembre seul s'offrait au pauvre impatient.

Bien entendu, Antoine n'avait pas été sans proposer un truc à ses camarades, tout disposé même, si besoin était, à rogner quelques jours de son propre temps de liberté pour pouvoir filer plus vite, ces petits échanges avec bénéfices se faisant constamment; mais aucune combinaison n'avait pu aboutir.

Aussi Antoine broyait-il du noir.

Sa tristesse augmenta encore quand un de ses collègues, en costume de voyage et la mine toute radieuse, vint lui serrer la main, avant l'instant de se rendre à la gare.

—Ah! quelle chance vous avez de partir, vous!

—Mais mon cher ami, cette chance vous l'aurez aussi!....Et quand les autres reviendront, nos plus fiers comme au jour du départ, mais, au contraire, un peu attristés à l'idée de reprendre le collier, alors c'est vous qui vous redresserez, tout joyeux!....D'ailleurs, septembre est un mois charmant pour les vacances!....

—Pourquoi donc, si c'est là votre avis, n'avez-vous pas consenti à changer avec moi comme je vous en priais, votre congé de juillet pour mon congé de septembre?

—Je vous l'ai dit: parce que nous nommes, ma famille et moi, précisément invités à la campagne, chez des amis, en juillet, et qu'en septembre on ne pourrait sans doute plus nous recevoir. Mais l'année prochaine tout me porte à croire que ces circonstances exceptionnelles ne se reproduiront plus. Et si, au moment des vacances, il vous plaît encore de changer nos tours....

Soupir d'Antoine:

—Non! l'année prochaine, ça me sera égal!

—Mais quelle est donc la raison qui vous fait tant désirer, cette année, à partir en juillet?

—Oh! ce serait trop long à vous expliquer! fit Antoine avec un geste vague.

Et après avoir serré la main de l'heureux voyageur, il se remit à sa besogne, non sans avoir toutefois poussé, de nouveau, un gros soupir.

II

"Ce serait trop long à vous expliquer!"

Etait-ce bien là le vrai motif du silence du jeune homme?

Non, à coup sûr, il y avait autre chose,—de ces choses qu'on ne dit à personne,—ou plutôt qu'on ne peut avouer qu'au plus intime de ses amis.

Or, Antoine—et c'était là pour lui un malheur—n'avait justement pas d'ami, d'intime. La souffrance que l'on ressent se double alors, lorsqu'on ne peut la communiquer à qui que ce soit. Surtout quand cette souffrance s'appelle l'amour.

Pouvait-il réellement, Antoine, n'ayant que des relations banales avec les autres employés de la maison dans laquelle il travaillait, leur avouer son histoire?

Une histoire vraiment extraordinaire, si extraordinaire même qu'elle en devenait presque invraisemblable!

Pouvait-il raconter qu'un soir, vers la fin de juin, étant entré par hasard au théâtre,—à l'Opéra Comique,—il avait aperçu, dans une loge de côté, la jeune fille la plus charmante, la plus jolie, la plus idéale qu'il fût possible de voir, et qu'instantanément, frappé du "coup de foudre," il en était devenu follement amoureux?

Non; on se serait moqué de lui; cela n'était pas douteux!

Pouvait-il raconter également qu'étant monté, pendant les entr'actes, près de cette loge, il avait essayé, tout honteux de lui-même, d'entendre ce qui s'y disait afin de savoir qui était au juste cette jeune fille?

Si encore, du moins, sa curiosité avait été satisfaite!....Mais rien!....De ces conversations banales, dont l'écouteur doué de l'esprit le plus délié, le plus déductif, n'aurait pu tirer aucune conclusion....Une phrase, une seule phrase lancée, et de manière tout incidente encore, pouvait sembler de nature à lui fournir un semblant de renseignement pour son enquête!....Et même était-ce bien une phrase?....Un lambeau de phrase plutôt; jugez en:

—Le mois prochain, quand nous serons installés à Biarritz....

Antoine avait eu beau tendre l'oreille, il n'avait pu en percevoir davantage.

Ces mots avaient été prononcés par la jeune fille qu'il venait de se mettre si subitement à aimer.

Que conclure de là? Rien de bien précis encore. Mais patience! Peut être la suite allait-elle lui en apprendre davantage!

Et, s'avançant doucement, le curieux tendait le cou, aux aguets, de manière à ne laisser échapper aucune miette de la précieuse pâture qu'il convoitait.

Le malheur fut qu'il le tendit un peu trop, son cou!

Dans la loge, un monsieur d'un certain âge—le papa sans doute—s'aperçut qu'un indiscret était aux écoutes.... Alors, v'lan! la porte, jusque-là entrebâillée, se referma brusquement....Et tout le monde se tut.

Force fut donc au pauvre amoureux de regagner sa place sans avoir entendu un mot de plus.

Du moins, pendant l'acte qui suivit, put-il se donner le plaisir de manger des yeux son adorée, — et il n'y manqua pas, comme on peut se le figurer.

Il avait cependant pas perdu toute espérance d'en savoir plus long: qui sait si, pendant l'entr'acte suivant, en s'y prenant plus habilement, il ne parviendrait pas à augmenter sa récolte d'informations?

Et puis, après l'entr'acte, il y avait la sortie. Devant la port du théâtre il guetterait sa beauté, naturellement. Cent sous à un cocher pour suivre la voiture dans laquelle elle monterait, et il connaîtrait son adresse.

Connaître son adresse, c'était là l'essentiel; après, il pourrait se mettre en campagne pour savoir à qui il avait affaire!

A peine le rideau baissé, Antoine —vous le voyez d'ici, n'est-ce pas?— se précipita vers la loge. Mais le malheur pour lui—le bonheur pour l'auteur de la pièce—voulut qu'il ne fût pas seul dans la salle. Et, dame! à moins de sauter à pieds joints sur une notable partie des spectateurs, il lui fallut bien attendre son tour pour sortir de l'orchestre. Et cinq grandes minutes se passèrent.

—Enfin! fit-il, en se jetant vers le couloir des loges.

Mais immédiatement, un geste de déception: la loge était vide!

Il s'adressa à l'ouvreuse:

—Les personnes qui étaient dans cette loge sont-elles au foyer?.....Les avez-vous vu partir de ce côté-là?

—Non, monsieur, elles ne sont pas au foyer; elles sont parties tout-à-fait, la dame la plus âgée qui se trouvait là s'étant trouvée un peu souffrante.

Partie!

Sans même prendre la peine de remercier l'ouvreuse, Antoine courut au dehors.

Rapidement, il inspecta la station de voitures, interrogeant de tout côté.

—Oui, monsieur, fit un ouvreur de portières, j'ai vu, en effet, un monsieur et deux dames, dont une toute jeune, monter dans une voiture....

—L'adresse qu'on a donnée au cocher?

—Ah! ma foi! je ne me rappelle plus!... Pourtant, voyons.... Oui, il me semble.... Attendez.... C'est ça, je ne me trompe pas!

Antoine sentait le coeur lui battre: de la fidélité de mémoire de cet ouvreur de portières, son avenir, son bonheur, sa vie même, allait dépendre.

—Eh bien! mon ami, dites!

—Oui.....oui, monsieur.....j'y suis!

—Pour un peu, Antoine eût embrassé ce brave homme!

—Parlez!

—Pas de doute possible, monsieur: c'est Auteuil qu'on a dit.....Mais, par exemple, je ne me souviens plus du nom de la rue....Ni du numéro non plus.

Ah! si Antoine avait osé le battre ce misérable!

Il lui mit tout de même dans la main une pièce de cinquante centimes et, après avoir été reprendre son paletot à l'ouvreuse, rentra chez lui.

Il ne se sentait plus en disposition d'assister à la fin de la représentation.

III

—Allons! le sort en est jeté! Je ne la reverrai jamais plus! Oublions la donc! Je n'ai que ça à faire!

Oublier, —c'est facile à dire!

Malheureusement, Antoine n'oublia pas, et une semaine ne s'était pas écoulée depuis cette aventure qu'il se sentait l'homme le plus malheureux de la terre.

Evidemment, cette jeune personne,—" Elle ", comme il l'appelait, avec un grand E,—pouvait être fiancée,— et, dans ce cas, force serait bien à Antoine de renoncer à jamais à tout espoir; mais le jeune homme ne s'arrêtait pas à cette idée, et il se disait qu'il avait le droit, tout comme un autre, de prétendre à sa main. Alors, il reprenait courage. Après tout, n'était-il pas doué d'un physique convenable? De plus, il possédait quelque fortune personnelle et avait un avenir certain dans la maison où il travaillait; un jour il y serait intéressé, sinon associé. Enfin, il n'était pas de ces prétendants qu'on refuse de prime-abord, et s'il connaissait le nom de la jeune fille, rien ne l'empêcherait de se mettre sur les rangs.

Ah! connaître son nom!

—"Le mois prochain, quand nous serons installés à Biarritz...."

Eh bien! mais il était tout simple le moyen, et Antoine qui avait mis huit grands jours à le découvrir s'accusa de stupidité pour ne l'avoir pas immédiatement trouvé.

Oui, il partirait pour Biarritz, voilà tout, et dès les mois de juillet; il n'aurait pour cela qu'à s'arranger avec l'un de ses camarades en vue d'une interversion de tour de vacances.

Antoine ne prévoyait pas d'obstacles.

Or, on vient de voir que son projet n'avait pu aboutir, et on se rend compte maintenant de l'impatience angoissée du pauvre amoureux!

Ah! si Biarritz n'était pas situé plus loin de Paris que Dieppe ou Trouville, comme les choses eussent été plus simples! Antoine eût profité d'un simple dimanche pour explorer la plage. Mais Biarritz! à l'autre bout de la France! En admettant même qu'il passât deux nuits consécutives en chemin de fer quelle apparence, pendant le petit nombre d'heures qu'il aurait à rester là-bas, qu'il rencontrât justement celle qu'il cherchait?

Il n'y avait donc qu'à attendre!

Mais une chose était à redouter. Partie pour Biarritz en juillet, la jeune personne n'y serait peut-être plus en septembre. Et cette crainte-là faisait trembler Antoine.

Mais ce n'était là qu'une crainte, somme toute. Rien ne prouvait qu'elle ne dût pas y rester toute la saison. Peut-être habitait-elle là ou ses parents y avaient-ils une propriété.

Enfin, c'était à risquer!

Et Antoine comptait les jours....

Fin juillet, — commencement d'août.— mi-août.

Le terme approchait.

— Ça avance! ça avance! faisait Antoine dont la figure s'éclairait déjà de joie.

Hélas! cette joie fut courte, et la lecture d'un simple petit papier que reçut un matin le jeune homme vint bouleverser ses dernières espérances:

"M. le sous-lieutenant de réserve Antoine Bardel est convoqué pour le 3 septembre à son régiment, en vue d'y accomplir une période d'instruction militaire."

IV

Antoine, jusqu'à ce jour, avait toujours aimé ces périodes de stage. Cette vie active et qui le changeait de son existence habituelle, trop sédentaire, lui plaisait. C'était aussi avec agrément qu'il se retrouvait avec d'anciens chefs et camarades dont il avait toujours gardé un excellent souvenir et auprès desquels il se sentait en sympathie....Mais cette fois....ah! non! cette fois, c'était une autre affaire!.....Aussi n'hésiterait-il pas à demander un sursis.

Mais pour solliciter un sursis, il faut une raison....Une raison valable....Et laquelle invoquer?

Etat de santé? Malheureusement la mine du pauvre garçon—ce qui prouve que les chagrins d'amour ne conduisent pas toujours au dépérissement—n'avait jamais été plus florissante. Raisons d'intérêt? Soit. Mais lesquelles? Sa présence à Paris n'était pas nécessaire; il ne pouvait même pas dire qu'on avait besoin de lui dans sa maison de commerce, puisque c'était justement l'époque où il devait partir en congé.

Antoine avait beau tourner et retourner dans sa tête les combinaisons les plus ingénieuses, l'idée géniale destinée à aplanir toute difficulté ne se présentait pas à son esprit; il ne découvrait pas la formule victorieuse destinée à attendrir sur son cas l'autorité militaire.

"J'ai l'honneur de porter respectueusement à votre connaissance qu'amoureux fou d'une jeune fille en villégiature à Biarritz pendant le mois de septembre, il me serait particulièrement douloureux à cette époque...."

Non, décidément, ça ne pouvait pas s'écrire, ça!

Alors, que faire?....Se résigner! ....La mort dans l'âme, bien entendu!

Antoine se résigna donc!

V

La satisfaction de revêtir un bel uniforme, pas plus que le plaisir d'apprendre, en arrivant à son corps, qu'il allait être bientôt promu à un grade supérieur, ne semblèrent à Antoine une compensation suffisante à sa douleur. Avec quel enthousiasme, en d'autres temps, il aurait appris qu'au lieu de rester à faire l'exercice dans la garnison, on allait, sans tarder, partir en manœuvres, par suite voir du pays et cueillir des impressions nouvelles! Tout maintenant lui était égal.

—Ah! si j'étais à Biarritz! faisait-il.

Mais il n'était pas à Biarritz. Il en était même loin. Il était à Rouen,—dans la direction opposée, par conséquent.

—Eh bien: Bardel, vous savez—ce sera tout-à-l'heure au rapport—que nous partons demain? lui dit son capitaine. Nous avons de la chance, cette année! Les manœuvres promettent d'être fort intéressantes. Et puis, un pays charmant que nous allons traverser!

—Oui, mon capitaine.

—Mais qu'avez-vous donc?....Seriez-vous malade?.... Vous n'avez pas l'air en train cette année!

—Mais si, mon capitaine.

—Ah! c'est que je me trompe!.... Alors, tant mieux!....

Se trompait-il tant que cela, le capitaine? En tout cas, la dénégation d'Antoine ne lui fit pas changer d'avis. En effet, on aurait pu l'entendre murmurer à l'oreille d'un autre officier, le lendemain, comme le régiment, sorti de la ville, suivait une route superbe de la forêt de Rouvray, sous un ciel admirable de pureté:

—Je ne sais pas au juste ce qu'il a, cet excellent Bardel, mais sûrement il a un ennui!

La première marche était de quarante kilomètres, et, ce même soir, on devait loger chez l'habitant, à Crigny, chef-lieu de canton.

Antoine reçut son billet de logement: le sort lui donnait comme asile, pour la nuit, la maison d'un M. Emmanuel Nattier, propriétaire de l'endroit.

Après s'être occupé de ses hommes, il se dirigea donc vers l'habitation qui lui était assignée; on le conduisit dans la chambre qu'on lui avait réservée et où il procéda à sa toilette: après quoi, il crut devoir, selon l'usage, rendre visite à son hôte.

Accueil parfait, plein de cordialité, suivi d'une invitation à dîner,—invitation que déclina d'ailleurs l'officier.

—Tous mes remerciements, monsieur, et tous mes regrets, mais je dois dîner avec mes camarades.

—Je comprends trop bien, mon lieutenant, pour vouloir insister.... Mais, en revenant de dîner, avant de remonter dans votre chambre, si vous voulez me faire l'honneur de prendre le café avec nous?....Je serai enchanté de vous présenter à ma femme et à ma fille.

Refuser une seconde fois eût été impoli; Antoine s'inclina donc en signe d'acquiescement et prit congé.

—Mais où donc ai-je déjà vu cette figure-là? fit-il, en sortant....Un client de la maison peut-être?.... Non, ça ne me fait pas cet effet là ....Et puis, je les connais tous, nos clients!....Curieux, très-curieux!... Car, enfin, c'est la première fois que je viens dans ce pays là!

VI

Le soir, sur le coup de neuf heures, après avoir pris son repas avec les autres officiers, Antoine revint chez M. Nattier.

—Charmante, cette maison! se disait-il à lui-même, tout en marchant, et en se remémorant l'effet qu'avait produit sur lui, dans la journée, cette gracieuse villa enfouie dans un nid de verdure.

Et immédiatement la pensée lui vint qu'une maison dans ce genre lui plairait pour y vivre l'été.

Ah! oui, s'il avait pu la revoir, et l'épouser, Elle, c'est dans une habitation pareille qu'il aurait voulu venir cacher son bonheur!

Mais un gros soupir de suivre cette réflexion.

Elle!....

Hélas! elle était bien perdue pour lui Elle!....perdue à jamais!

Antoine venait d'arriver.

Un coup sonné à la grille.

Trois minutes après, il était introduit dans le salon.

Au fond de la vaste pièce, trois têtes: un crâne chauve, une chevelure grise, et une épaisse toison blonde comme de l'or.

Le domestique annonçait:

—M. le lieutenant Antoine Bardel.

Le monsieur au crâne chauve—M. Nattier—et les femmes s'étaient levés, venant au devant du visiteur.

Tout à coup, un cri....Non, soyons juste: une moitié de cri seulement....Ou, plutôt, un soupçon de cri, car Antoine avait eu la force de se contenir, ou à peu près.

Mais quelle émotion, grand Dieu! Elle!.... c'était bien Elle, tout étonnée de l'air ahuri!—car Antoine avait bel et bien l'air ahuri— de ce bel officier.

Le jeune homme, heureusement, put prendre la chaise que lui avançait le maître de maison.

Il était temps: ses jambes flageoillaient!

Un cause.

Tout les renseignements qu'Antoine avait vainement cherchés naguère, il les obtint, cette fois, sans effort.

M. Nattier avait une maison de draps à Rouen avec succursale à Paris. Par suite, il y venait souvent. La dernière fois qu'il y était venu, c'était à la fin de juin....Mais il avait dû en repartir brusquement, par suite d'une indisposition de Mme Nattier....Oui, un froid qu'elle avait pris au théâtre,—à l'Opéra-Comique.

Ici, remarque de la jeune fille:

—Nous avons même dû quitter le théâtre avant la fin de la représentation....

Et se retournant vers son père, avec un sourire:

—Te rappelles-tu, papa, ce monsieur, dont nous n'avons pas pu voir le visage et qui se cachait derrière la loge pour écouter ce que nous disions?

—Oui, parfaitement!....Cet impertinent personnage!....Je me vis obligé de lui fermer la porte au nez!

Impertinent personnage!

Ah! dame! si Antoine avait eu l'envie de se faire reconnaître, il l'aurait du coup complètement abandonnée.

Le mieux était donc de laisser dans l'ombre cet incident de l'Opéra Comique.

—Et vous avez passé ici tout l'été? demanda-t-il à ces dames.

—Oui, monsieur. D'abord notre intention était d'aller à Biarritz. Mais nous avons renoncé à ce projet

Antoine eut comme un coup un cœur.

Penser qu'il avait été tenté de demander un sursis pour sa convocation! penser qu'il serait allé à Biarritz où Elle n'était pas, tandis qu'Elle se trouvait là où il voulait ne pas venir!

Ce fut seulement passé minuit qu'Antoine remonta dans sa chambre. Et quand il partit, le lendemaid, il avait l'âme remplie de joie et d'espérance. M. Nattier l'avait invité à revenir le voir à Rouen.... et quant à Elle,—Germaine de son petit nom,—elle avait insisté de la façon la plus aimable du monde pour qu'il retardât le moins possible cette visite.

VII

—Ça ne fait rien, murmurait Antoine en marchant le lendemain sur la grande route à côté de ses hommes, ça ne fait rien: "impertinent personnage" est un peu fort!.... Et plus tard, quand je l'aurai épousée —car je l'épouserai!—je lui dirai que c'est moi " l'impertinent personnage"!.... Au fond, je suis bien sûr qu'elle ne m'en voudra pas!

Le climat du Transvaal.

Au moment où l'armée de lord Kitchener se débat dans un réseau inextricable de difficultés, il n'est peut être pas inutile de préciser quelques données qui feront voir de plus près l'un des obstacles contre lesquels vont avoir à se heurter les Anglais au début de leur troisième année de guerre.

Cet obstacle, c'est le climat même de la région qu'ils veulent conquérir.

Il y a d'abord l'*été* transvaalien: le sud de l'Afrique étant, en effet, dans l'hémisphère austral, les saisons y sont inverses des nôtres: c'est le mois de janvier qui est le plus chaud. Déjà en novembre et décembre, on a des moyennes très élevées; mais les maxima sont réalisés en janvier.

Dans la région centrale de Vryburg et de Mafeking, ces moyennes atteignent 34 degrés, soit de 44 à 45 degrés durant la journée.

Comme on comprend alors les mules des convois anglais fuyant impromptu vers de frais ombrages, et ces innombrables "disparus" que signalent les télégrammes de lord Kitchener! Ils trouvent évidemment que l'air est suffisamment chaud et s'éloignent du *feu* de l'ennemi, par goût de la fraîcheur sans doute.

Mais ce n'est pas tout. Dans la région orientale et montagneuse surgissent d'autres causes tendant à retarder la "mobilité" des colonnes britanniques: ce sont les pluies, dont le maximum est en janvier. Il tombe en un mois, dans la région comprise entre Pretoria et la côte, le quart de ce qui tombe en un an à Paris.

Ce n'est pas négligeable. Et l'on sait combien sont pénibles, sous la pluie, la marche et les campements.

On voit donc que, indépendamment de l'héroïsme de la défense, l'attaque a dans le climat même un rude adversaire: c'est dans six semaines qu'il va commencer à sévir.

Les deux vaillantes républiques ont dans la pluie et le soleil de bien puissants auxiliaires.

Mlle STONE.

Presse Associée.

New York, 2 novembre—Une dépêche de Samakov, Bulgarie au "Journal and Advertiser" dit que les tempêtes de neige vont faire hâter les négociations pour la délivrance de Ellen M. Stone, la missionnaire, à cause des vives inquiétudes qu'inspire sa santé.

Le Chant du "Salve Regina."

Sur la Bourgogne Sombrant.

(Extrait d'un travail présenté au Congrès marial de Lyon, par le R. P. Rody, O. P.)

....C'était le 4 juillet 1898, au matin. Un superbe transatlantique, la "Bourgogne," avait quitté l'avant-veille le port de New-York; il s'avançait à toute vitesse vers la France, filant dix huit nœuds (plus de trente kilomètres) à l'heure. La mer était tranquille: mais une brume épaisse la couvrait comme d'un linceul.

Tous les passagers reposaient à bord, lorsque soudain un choc épouvantable agite le navire. Un voilier anglais pesamment chargé, le "Cromatyshire," qui se rendait de Dunkerque à Philadelphie, venait de frapper le transatlantique au flanc, à l'endroit le plus faible et le plus dangereux, à proximité des machines. Tout en subissant lui-même, à son avant, de grosses avaries qui faillirent le faire sombrer, il avait fait à la "Bourgogne" une brèche énorme par laquelle l'eau se précipita en abondance.

On ne se représente qu'avec une poignante angoisse les quarante minutes qui s'écoulèrent entre l'abordage et l'ensevelissement général. Le navire s'emplissait d'eau, s'enfonçait de plus en plus, et l'effroyable dénouement approchait. Près de six cents personnes pleines de vie voyaient clairement, dans une indescriptible désolation, que, avant peu d'instants, l'océan allait les engloutir.

Or, au milieu de l'épouvante générale, trois religieux dominicains, qui se trouvaient sur le vaisseau, étaient particulièrement entourés par la foule désespérée; (c'étaient le R. P. Floriscone, prieur du couvent de Rosary Hill, près New-York, le R. P. Merlin, professeur du même couvent, et le R. P. Baumann, nouveau prêtre, âgé de 24 ans.) L'habit blanc qu'ils portaient semblait être devenu un signe de ralliement.

Leur propre danger ne fit point oublier à ces dignes religieux le devoir qui leur incombait; en face de la mort ils restèrent prêtres, et pendant que le capitaine du navire, fidèle à son poste jusqu'au bout, s'efforçait de sauver les corps, eux, remplissant une mission plus haute, sauvaient les âmes. Les passagers qui ont survécu ont raconté combien fut admirable leur conduite, et comment, pendant que d'autres usaient même d'une atroce violence pour se faire place dans les trois canots qui furent mis à la mer, ils demeurèrent tranquilles et maîtres d'eux-mêmes, cherchant à relever les courages, demandant à tous de faire chrétiennement à Dieu le sacrifice de leur vie, et donnant aux catholiques la grâce de l'absolution.

Divers renseignements, qui nous sont parvenus plus tard, donnent sur les dernières minutes de vie des trois Dominicains de bien touchants et consolants détails.

Le correspondant de l'"Univers" aux Etats Unis écrivait le 23 juillet suivant: "Les Dominicains de Rosary-Hill ont appris de la bouche du sous-commissaire de la "Bourgogne" les circonstances de la fin de leurs frères naufragés. Comme ils avaient coutume de dormir dans leurs robes de religieux, ils accoururent immédiatement sur le pont, parés de leurs beaux vêtements blancs, qui les désignèrent bientôt à tous les yeux, au milieu de la confusion et de l'effroi qui régnaient sur le navire. Ils étaient pareils à des anges envoyés pour conduire au ciel les âmes de ceux que la mort allait engloutir. Tact que le bateau se soutint sur les vagues, ils donnèrent l'absolution à leurs compagnons de détresse, et les préparèrent à marcher à la rencontre du Maître miséricordieux de la vie et de la mort.

"Le P. Floriscone, prieur, se tenait dans un calme et une paix admirables. Quand la "Bourgogne" fut sur le point de sombrer il demanda au sous-commissaire s'il restait quelque chose à faire: "Ce que je fais moi-même, répondit celui-ci: se jeter à l'eau. —Nous ne savons pas nager, repartit l'héroïque supérieur: que la volonté de Dieu s'accomplisse!"

Après son retour en France, le sous-commissaire fut interrogé par Mme Charvet, sœur du R. P. Floriscone, sur les derniers moments de son frère; il lui écrivit les lignes suivantes qui concordent pleinement avec celles qui précèdent: "Je ne puis que vous confirmer ce qu'ont dit les journaux sur la conduite si admirable des trois Dominicains qui sont morts en martyrs du devoir Au moment où la "Bourgogne" allait sombrer, m'étant approché du P. Floriscone, je lui dis "Père, il est temps de sauter." Mais il me répondit: "Mon fils il y en a trop autour de nous qui vont mourir; notre devoir est de rester avec eux." Ces paroles si admirables d'abnégation me sont d'autant plus restées présentes qu'elles furent dites par un frère de ceux dont je fus pendant six ans l'élève à Arcueil."

Ce fut alors que, pour mourir selon les coutumes de leur Ordre, les trois Pères entonnèrent le "Salve Regina" et sortirent de ce monde en le chantant ...

Quand un religieux est à l'agonie, dans l'Ordre de Saint-Dominique, il est d'usage, en effet, que ses frères en religion s'assemblent autour de sa couche; ils entonnent le "Salve Regina" auprès du moribond placé sur l'extrême limite entre l'exil et la patrie; instance suprême, mêlée à son dernier soupir, afin de supplier Marie de changer dans la possession sans fin du fruit béni de ses entrailles les travaux et les épreuves de cette vallée de larmes.

Sur le point de sombrer dans l'abîme, les trois Dominicains, scrupuleux observateurs de leur règle, ne voulurent point omettre la prescription habituelle; mais, dans la circonstance, ce furent les mourants eux mêmes qui chantèrent l'hymne du départ.

Les quelques survivants qui furent témoins de ce spectacle le qualifiaient de "sublime et d'héroïque." Il le fut en effet.

Ces trois prêtres, qui viennent d'ouvrir les portes du paradis à des centaines de malheureux, et qui leur ont inspiré, par la vue réconfortante de leur héroïsme, le courage de mourir chrétiennement et de faire généreusement à Dieu le sacrifice de leur vie, vont maintenant invoquer pour tous celle qui, dans la tempête, est l'étoile de la mer.

Au moment où les vagues atteignent le pont et où tout espoir est perdu irrémissiblement, le pieux prieur rejoint ses deux compagnons dont l'un fut son novice particulièrement cher, et l'autre, tout jeune encore, vient de monter pour la première fois au saint autel; il les considère avec tendresse, leur serre la main, et tous les trois regardent le ciel, et ils décident, d'un commun accord, de chanter, au milieu de la multitude éperdue, le "Salve Regina." Ils commencent ensemble. Leurs trois voix, justes et belles, ne sont point émues par la crainte. Quoique suppliantes, elles sont fortes, et la mélodie, très harmonieuse en elle même, est ravissante à entendre. Un cercle se forme autour d'eux, beaucoup se jettent à genoux: les cris d'effroi font place aux larmes de la pitié et de la confiance en Marie. Le spectacle est saisissant. Jamais les trois religieux n'avaient si vivement senti et si bien rendu, jamais aucun des fidèles présents n'avait si bien compris le sens de la suave antienne: Salut, Reine, Mère de la miséricorde; notre vie, notre douceur, notre espérance, salut. Nous crions vers vous, fils exilés d'Eve; nous soupirons vers vous, gémissants et éplorés dans cette vallée de larmes. Vous donc, notre avocate, tournez vers nous vos regards miséricordieux. Et, après l'exil de cette vie, montrez-nous Jésus, le fruit béni de vos entrailles, ô clémente, ô pieuse, ô douce Vierge Marie."

Le navire semblait attendre, avant de disparaître, que l'admirable chant fût terminé. Aux derniers mots, il commença à s'incliner sur l'arrière, et bientôt après se leva presque à pic; puis, tout à coup, il s'engloutit dans l'abîme. Aux cris de la foule et à un désordre indicible succéda, en peu de secondes, le silence solennel d'une mer immense et tranquille.

Un mot du général Galliffet.

On se rappelle le mot échappé au roi de Prusse, à Sedan, pendant les charges de la cavalerie française: Ah! les braves gens!

Il y en a aussi un autre qu'il est bon de rappeler à la même occasion:

Comme après une première charge, le général Ducros commandait à Galliffet de charger encore, celui-ci répondit!

—Tant que vous voudrez, mon général, tant qu'il en restera un!

- La tentative était folle, inutile, n'est-ce pas?

—La division Marguerite a donné un grand exemple de sacrifice. Elle tua peut être cinquante Prussiens et perdit douze cents cavaliers.

Galliffet chargea combien de fois?

—Trois ou quatre! Il s'élançait la badine aux doigts. "Il ne faut pas, dit-il, qu'un colonel charge le sabre en main: "ça lui donne des distractions!" Lors de sa dernière chevauchée, il était si peu entouré et si peu suivi qu'un capitaine des mousquetaires de Nassau dit à ses hommes, en voyant venir cette petite troupe d'enrhgés:

"Ne tirez pas sur ces pauvres gens!"

Braves gens! Pauvres gens! Toute l'histoire des français en 1870, a été contée par le roi Guillaume et le capitaine des mousquetaires de Nassau.

DEPECHES

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

ARRIVEE

DU

Duc et de la duchesse de Cornouailles et York à Londres.

Acclamations et cris de désastre

JOIE ET CHAGRIN.

Presse Associée.

Londres, 2 novembre—Aux acclamations qui ont accueilli le duc et la duchesse de Cornouailles et York dans les rues de Londres, à la fin de leur tour le monde, se mêlaient les cris de marchands de journaux annonçant "un terrible désastre dans le sud de l'Afrique."

Sous la joie ressentie à l'arrivée en sécurité de l'héritier du trône passait un courant de chagrin et de colère causé par la défaite de la colonne de Benson.

Dans les milliers de personnes bordant la route de la gare de Victoria au palais de Marlborough, il s'en trouvait de nombreuses que des liens rattachaient aux deux cent trente-six soldats anglais tombés dans le dernier revers, et si le duc et la duchesse de Cornouailles et York ont été accueillis avec une grande cordialité, la foule ne pouvait pas fermer les yeux sur le contraste moqueur entre le brillant cortège royal et les graves nouvelles du matin.

Le train royal est entré dans la gare de Victoria à midi 56. Une foule nombreuse y était assemblée pour souhaiter la bienvenue aux personnages royaux.

Quatre mille soldats étaient de service. A la gare les agents coloniaux ont présenté une adresse au duc de Cornouailles et York, qui a répondu à peu près dans les mêmes termes que précédemment à Portsmouth.

Les agents des colonies ont également présenté une adresse au roi, qui leur a remis une réponse écrite ainsi conçue:

"Je vous remercie pour votre loyale et respectueuse adresse à l'occasion du retour de mon fils et de ma belle-fille bien-aimés de leur voyage dans les parties de mon royaume dont vous êtes les représentants.

Ce ne fut pas sans une anxiété naturelle et de l'hésitation que j'ai sanctionné le départ de l'héritier présomptif de mon trône pour un voyage nécessitant plusieurs mois de séparation, mais c'était mon ardent désir de réaliser les souhaits de ma mère révérée et de mes loyaux sujets des colonies dont j'ai reçu de telles preuves de dévouement et de patriotisme par les éminents services qu'ils ont rendus à l'empire dans le sud de l'Afrique, et j'en suis entièrement payé par le succès qu'a obtenu le voyage et les manifestations de dévouement et de loyauté que la présence du duc et de la duchesse a provoquées partout.

Collision entre deux trains.

Presse Associée—

Middlesboro, Kentucky, 2 novembre—Une collision entre deux trains s'est produite hier matin sur le chemin de fer de Louisville et Nashville, et a eu pour résultat la mort de l'ingénieur H. J. Lloyd, de Corbin, Kentucky. Plusieurs employés ont été grièvement blessés.

L'accident a eu lieu près de Big Stone Gap, Virginie. Lloyd avait été promu au poste d'ingénieur il y a dix jours.

LE SANG ET LE FER.

Vous ne pourriez pas vivre une heure si vous n'aviez pas de fer dans le sang.

Vous ne pourriez pas tirer profit d'un souffle d'air sans ce même fer.

Le sang parcourt le corps tout entier toutes les trois minutes, et quand il arrive au poumons chaque atome de fer rapporte avec lui deux atomes d'oxygène pour l'entretien de la vie. Cet oxygène détruit la matière mauvaise et c'est un reconstituant pour vos tissus détruits.

Si votre sang ne contient pas le fer voulu c'est autant de vitalité qui vous échappe; cette quantité vous manque pour réparer les forces de votre corps—c'est-à-dire que vous vous affaiblissez et tombez malade. Ceci explique les propriétés tonifiantes du Tonique de Fer du Dr Harter. Il remplace le fer, et faire cela c'est redonner au sang toute sa force et toute sa richesse. Ce fer a des propriétés particulières pour rendre la vitalité; celle-ci décroît quand la proportion de sang vous manque. La vigueur et les forces sont strictement rendues quand cet élément est rétabli.

Le Dr Harter's Iron Tonic est celui qui remet le plus vite les malades et les personnes épuisées parce qu'il contient le fer purifiant qui refait le sang et donne des forces et que c'est celui qui convient au système. Ce remède purifie et enrichit le sang, augmente l'activité de l'estomac, du foie et des reins. Il maîtrise la nervosité et redonne de la vitalité et des forces. Il convient aux plus délicats et mérite votre confiance parce qu'il accomplit toutes ces choses depuis quarante cinq ans. Préparé seulement par The Dr Harter Medicine Co., Dayton, Ohio. En vente partout.